

LES DIMANCHES DE RIBEROU

Nouvelle

Philippe Cougrand

A Hélène...

On commençait à en parler deux ou trois jours avant.

Ça voulait dire se lever tôt le dimanche suivant, pour partir avant neuf heures, histoire d'éviter les embouteillages à la sortie de la ville, à cette époque où le fleuve était encore traversé par un pont unique.

Ça voulait dire, aussi, arriver invariablement là-bas sur le coup de onze heures. Alors, il resterait à attendre que le temps passe jusqu'à cinq heures de l'après-midi, en regardant souvent la pendule qui ressemblait à celle de la télévision, et ces fichues aiguilles qui ne tournaient pas bien vite.

Soient, six heures de la vie d'un petit garçon. Et que Fifi ait eu cinq ou quinze ans, ces six heures-là sont restées presque les mêmes, d'un dimanche à l'autre. Immuables. Bien sûr, Grand-Père et Grand-Mère avaient peut-être davantage de cheveux blancs, les derniers dimanches... Quand on est un petit garçon, on ne voit pas vieillir les gens qu'on aime : ils sont là, toujours vieux, dans cette dernière image qu'on garde et qu'on gardera d'eux, et il faut les photos pour se souvenir qu'ils ont été moins vieux.

Et puis, pour ce petit garçon-là, comment n'auraient-ils pas été vieux? Nés dans l'autre siècle, ils avaient un âge de livre d'histoire. Simple calcul. La mère de Grand-Père avait connu les rois, ou presque, le dernier d'entre eux, un barbichu qu'on appelait Napoléon. Celui des pièces d'or. Alors, pensez s'il était vieux, Grand-Père, quand Fifi descendait de voiture, sur le coup de onze heures, un de ces dimanches où on allait à Ribérou.

Selon que Papi était bien ou mal luné - et ça dépendait du temps qu'on avait mis, de la circulation et s'il avait fallu ou non s'arrêter parce que Fifi était malade -, on arrivait à Ribérou par la ville - pas jolie - ou par le port.

Arriver par le port, ça voulait dire que Fifi avait persuadé Papi de passer par la «Barrière». On prenait alors une petite route entre deux prairies à vaches, et on tombait dessus. De mémoire de petit garçon, ça s'était toujours appelé comme ça : la «Barrière». Une petite maison étroite dans un jardin potager, au bord du chemin de fer à voie unique Royan-Saintes. Avec la barrière qu'on actionnait quand un train passait. Inouï! La maison où avait grandi Mamie, à l'époque où Mamie portait des nattes, où Grand-Père arpentait les voies et où Grand-Mère tenait la maison du passage à niveau.

Fifi ouvrait grand ses yeux sur la preuve évidente que Mamie avait bien été une petite fille. Ça, il pouvait se l'imaginer. Mais que Grand-Père et Grand-Mère aient pu être, eux aussi, petits, ça, c'était une autre histoire.

Comment voir Grand-Père bébé, autrement qu'avec sa casquette grise et sa moustache blanche ? Et Grand-Mère, bébé tout fripé, avec un chignon blanc. Non! Pas imaginable. Un bébé, c'est rose et lisse. Donc, eux n'avaient jamais été petits. Ils étaient là, tout simplement, venus on ne sait comment de l'autre siècle, et tout commençait avec la «Barrière». Parce que ça, c'était bien le seul élément de l'incertain passé qui restait concret.

Fifi voyait bien Grand-Mère pousser la barrière rouge et blanche, devant la belle Delage du docteur qui passait en levant son chapeau. Et Grand-Père, revenir en faisant sonner le fer de son marteau sur les rails avec, sous le bras, une caisse de sardines séchées tombée d'un wagon. Il voyait aussi et, peut-être, les entendait, courir autour de Grand-Père et lui faire fête en aboyant, Sultan et Mirette dont l'un avait eu la queue sectionnée par une de ces grosses locomotives noires qui crachaient la fumée, au temps où les trains ressemblaient encore à des trains.

La «Barrière» était fidèle à elle-même, comme un souvenir échoué en lisière d'un chemin creux, qui ne changerait jamais, tant que les trains passeraient sur la voie unique en faisant trembler ses vitres, même si ce n'était plus Grand-Mère qui en actionnait les mécanismes.

Après la «Barrière», c'était la «Maltournée», au fond la bien nommée, parce que le *méchant* monsieur qui habitait cette grande maison jaune avant la guerre, avait fini sous les balles des *gentils* résistants...

Enfin, c'était «Ribérou», le quartier du port, avec le pont écluse sur la rivière. Et

presqu'aussitôt, la maison de Grand-Père et Grand-Mère, haute, froide, blanche, aux persiennes vertes, dans une rue courant d'air.

On n'entrait jamais par la grande porte au-dessus de laquelle était fixé le numéro 33. Deux battants, c'était trop, et Grand-Mère disait toujours que ça suffirait bien de les ouvrir, le jour où il faudrait la sortir, quand elle serait dans la boîte. Ça, c'était l'humour de Grand-Mère...

Alors, on faisait le tour par la porte de derrière et on entrait par la cuisine. De ce côté-là, la maison donnait sur un passage en terre battue, avec tellement de soleil, qu'une treille bien vivace s'entortillait autour de la porte: les derniers raisins de Grand-Père.

On aurait dit qu'un sixième sens avertissait aussitôt les voisins que quelque chose se passait au-dehors. C'était d'abord Camille qui s'avançait sur son perron pour saluer les arrivants, puis aussitôt Fleur-de-Lys, vieille souris noire et ridée qui pointait un nez curieux et frileux et se terrait aussitôt dans son trou dès qu'elle avait aperçu les étrangers. Et c'était bien un trou, car il fallait descendre quelques marches pour aller chez Fleur-de-Lys. Et pour le petit garçon, ça devait rester ça : un trou noir de vieille souris fripée, où l'on n'entrait jamais.

Sans doute avait-elle perçu quelque chose de la soudaine effervescence du passage, car Grand-Mère n'était jamais surprise de les voir arriver. Fifi appelait depuis le seuil pour dire qu'on était là et, si elle ne se tenait pas déjà dans la cuisine, Grand-Mère arrivait, toute fraîche et pimpante dans sa blouse grise et fleurie des dimanches, son tablier de toile bleue, ses bas tout gris sur ses jambes minuscules et son petit chignon sur la nuque, qui lissait ses cheveux blancs sur le crâne. Elle parlait avec l'accent des gens de ce coin-là, pour embrasser Fifi qui trouvait bien que ça piquait un peu, puis Mamie et, enfin, Papi, celui qui jadis avait enlevé Mamie.

Sans rien dire, parce que ça ne se faisait pas de demander, Fifi vérifiait d'un coup d'oeil que le poulet était dans le four ou sur le point d'y entrer, et que les bonnes pommes de terre de Grand-Mère, imitées par Mamie, mais jamais réussies comme à Ribérou, figuraient au menu.

On passait dans la salle à manger. Là, le plus surprenant, c'étaient toujours les boîtes de médicament de Grand-Mère. Plein le dessus du buffet. Une vraie collection dont le seul

inventaire visuel avait toujours découragé le petit garçon. L'autre chose étonnante, c'était l'espèce de gros oeuf en porcelaine pendu au plafond pour servir de contrepoids à la lampe à suspension. Fifi n'avait jamais vu ça qu'ici. Il aurait bien aimé tirer sur l'abat-jour pour faire descendre la lampe, mais sans doute que Grand-Mère aurait fait la grimace. Alors, il regardait et se disait que ça aurait été bien, si...

L'hiver, la cuisinière ronflait assez fort pour cuire Grand-Mère, enfoncée dans son fauteuil, juste à côté. Et pourtant non. Même là, elle restait rose et fraîche.

Après avoir demandé comment le voyage s'était passé et avoir donné à Fifi un peu d'Eau des Carmes sur un sucre, s'il avait été malade, Grand-mère commençait la longue litanie de ses misères et présumés maux, tant et si bien qu'après dix minutes, Fifi tirait sur la manche du veston de Papi pour lui faire comprendre qu'on pourrait peut-être aller retrouver Grand-Père au «Garage».

Alors, Papi se levait et ils allaient ensemble au «Garage».

Une rue plus loin. Une sorte de remise avec un étage qui n'ayant jamais hébergé la moindre voiture avait usurpé son nom. Mais pour tous, c'était le «Garage». On aurait pu entrer par deux énormes portes montées sur glissière, mais comme celles de la maison, on ne les ouvrait jamais, et le petit garçon devait se résoudre à passer par la porte étroite découpée dans l'une des deux grandes. A l'intérieur, c'était tout le vaste monde de Grand-Père - son royaume s'il en avait jamais eu un.

De ce monde, longtemps après le naufrage des temps, Fifi garderait en lui une odeur, celle des barriques. A cette époque, Grand-Père ne faisait plus de vin et des lotissements avaient poussé à la place des ceps amoureusement taillés pendant quarante ans. Mêmes vides, les barriques dégageaient encore ce parfum âpre et doux de vieux bois, de pourriture humide et de raisin macéré, qui parlait sans mot du passé semi-paysan de Grand-Père. Il y en avait une, surtout, énorme, grise maintenant de toiles d'araignées, où l'on avait foulé les grappes aux pieds, dans cet autrefois magique que n'avait pas connu Fifi.

Grand-Père se tenait rarement à l'intérieur du «Garage». On en traversait l'ombre en silence, passant devant la chaise-longue de Grand-Père qui l'attendait déjà pour sa sieste des après-midi d'été. On passait au jardin. Etroit, long, pentu, plein sud, avec le soleil qui

chauffait les vieilles pierres des murs. On surprenait toujours Grand-Père, comme s'il avait oublié que ce jour était dimanche, et justement ce dimanche-là.

Il était là, Grand-Père, sifflotant une chanson à lui sur «*La petite Camille, qui fait sa camomille...*», taillant ses fruitiers ou bêchant un rang de haricots, replié dans son monde à lui, comme si perdurait quelque chose du silence des voies. Il avait toujours l'air de tomber de la lune, quand Fifi l'appelait, d'aussi loin qu'il se trouve. Peut-être, aussi, se demandait-il pour la millionième fois ce qu'avait bien pu devenir cette baïonnette qu'il avait enterrée dans le jardin, lors des réquisitions allemandes, et que la terre n'avait jamais rendue quatre ans plus tard.

Le petit garçon aurait bien aimé ramener la baïonnette avec lui pour épater ses copains de l'école...

Grand-Père venait vers eux en souriant. C'était son moment le plus expansif de la journée, celui des retrouvailles. Lui aussi, il piquait, d'autant que ses bises se résumaient à un frottement de joues - rien à voir avec les baisers mouillés et sonores de Grand-Mère - mais c'était normal, parce qu'il avait une moustache, une vraie, et des joues aussi fraîches que l'eau du puits...

... où Fifi pouvait jeter un caillou, pour le plaisir du «plouf» final, pendant que Grand-Père montrait à Papi les progrès du potager, ou la promesse des poires d'hiver.

Juste à côté du puits, il y avait une grande marmite de fonte noire pour la lessive de la semaine. Ça intriguait Fifi: ça ressemblait si peu à une machine à laver et ça sentait le savon et la suie, parce que depuis qu'on faisait bouillir du linge là-dedans, il avait fallu brûler des forêts entières sous la marmite.

A la saison des fraises, Fifi pouvait en cueillir une ou deux qu'il mangerait après les avoir essuyées sur sa main, tandis que Grand-Père et Papi remplissaient le panier du dessert à venir. Le panier plein, on revenait vers le «Garage». Une fois, de temps en temps, on avait le droit de monter sur l'échelle, de soulever la trappe du premier étage où il n'y avait, finalement, qu'un peu de poussière et ce qui avait été la poussette du petit frère de Mamie.

Puis on rentrait à la maison, Grand-Père toujours sifflotant, l'anse de son cageot de bois passée sous le bras, Papi les mains dans les poches, le petit garçon trottant devant

eux pour être le premier et annoncer à Grand-Mère et Mamie qu'*ils* arrivaient.

On s'embrassait de nouveau, dans cette cuisine à présent pleine de l'odeur du poulet rôti et des pommes de terre au four. Mais comme c'était Dimanche, Grand-Père devait se laver les pieds sous le regard attentif de Grand-Mère. C'était toute une opération. Son pantalon de velours roulé jusqu'aux genoux, comme à l'époque où il foulait le raisin, Grand-Père s'asseyait sur une chaise et plongeait ses pieds dans une bassine d'émail. Fifi n'avait jamais vu d'aussi gros ongles que Grand-Père taillait avec le sécateur du jardin. Enfin, tout propre, Grand-Père pouvait s'asseoir dans la salle à manger, les pieds dans ses chaussons de feutre, de l'autre côté de la cuisinière. Lui, il n'avait pas de fauteuil. Juste une chaise de paille. C'était sa place. Il y restait, parlant peu, écoutant Grand-Mère et sa fille.

Puis, Grand-Père se levait pour accomplir un autre rite, et Fifi le suivait à la cuisine afin de ne rien perdre de la délicate transmutation. Dans une bouteille d'eau - toujours la même - Grand-Père vidait un sachet de poudre blanche qu'on continuait d'appeler les *Litines du Docteur Gustin*, alors même que le brave docteur avait déserté depuis des lustres les rayons des pharmacies. C'était son travail. Et ça valait les pommes de terre de Grand-Mère. L'eau se mettait à pétiller et on fermait vite la bouteille pour lui conserver son gaz. Ça donnait une drôle de couleur au vin, un goût un peu salé, et ça laissait des cristaux blanchâtres au fond des verres. Le petit garçon n'avait jamais vu ça qu'ici, et ça donnait à Grand-Père une stature de grand magicien de l'eau. Et comme on ne faisait qu'une préparation par jour, autant dire que Fifi savourait chaque gorgée qu'il avalait durant le repas. Mais, pas plus que de pommes de terre, il ne restait d'eau quand on avait fini de manger.

Les pommes de terre, justement... Tout le monde semblait maintenant attendre ce moment où Grand-Mère les sortirait du four. Alors, chacun saliverait, les voyant si dorées et si craquantes sur le dessus, si fondantes, là où l'huile les avait protégées du feu. Un raffinement qu'on mettrait une fois de plus Mamie au défi d'égaliser. Et il faudrait voir le sourire radieux de Grand-Mère apportant SES pommes de terre...

A table, on parlait politique. Comme à la «Maltournée», il y avait les bons et les méchants, ces derniers facilement identifiables dans la bouche de Grand-Mère, parce qu'ils venaient de voter la *motion de censure*. Quelle drôle de chose ça devait être, ça, la *motion de censure*! Fifi comprenait, en tout cas, que c'était une méchanceté faite au Général.

Parce qu'ici, on l'aimait bien le Général... Forcément, il avait juste l'âge de Grand-Mère, alors ça créait des liens. Aussi, quand on voulait savoir l'âge exact du Général, on pensait à Grand-Mère et on avait la réponse. Il n'y avait que Papi pour suggérer, loin de Ribérou, que Grand-Mère n'avait pas toujours été aussi catégorique et qu'à l'époque de la «Barrière», elle votait plutôt rouge.

Après le dessert, Grand-mère préparait le café. Elle y ajoutait ces granulés brunâtres dont les jumeaux de la télévision vantaient les mérites, mais que Fifi n'avait jamais vu ailleurs qu'ici: peut-être Marc et Dominique, les fameux jumeaux, avaient-ils raison? Si Grand-Père et Grand-Mère étaient devenus si vieux, ça devait bien être un peu à cause de la chicorée.

Grand-Père, lui, sortait sa bouteille de rhum qu'il allongeait régulièrement d'eau de vie, de telle sorte que le rhum n'était plus qu'un souvenir d'étiquette. On imbibait un sucre pour Fifi qui préférait ça, au goût douxcreux du cassis que prenaient Mamie et Grand-Mère.

Alors, la table étant débarrassée, essuyée, Mamie ayant aidé Grand-Mère à laver la vaisselle, commençaient les après-midi de Ribérou.

Et c'était long, un après-midi à Ribérou.

C'était aussi le moment de demander quelque chose à Grand-Mère. En principe, elle y pensait toute seule. Mais d'autre fois, Fifi devait lui rappeler que, peut-être, dans le paquet de lessive, elle avait trouvé... Grand-Mère avait un grand sourire et emmenait le petit garçon dans la grande chambre, toute froide, où elle dormait avec Grand-Père. Elle faisait tourner la grosse clé de l'armoire, plongeait la main dans un tiroir et en sortait un sachet plastifié avec, à l'intérieur, le cadeau de la lessive, dont il avait gardé l'odeur. Avec les années, Grand-Mère remplacerait le cadeau de la lessive par une pièce.

Fifi examinait respectueusement cette chambre où il n'entrait jamais que pour le cadeau et, à la rigueur, pour essayer les morceaux du pull-over que Grand-Mère était en train de lui tricoter. Il n'y aurait jamais pénétré plus loin que Grand-Mère, mais il aimait s'attarder devant la pendule de la cheminée, dont le balancier rythmait de son bruit sec, le rude silence de la pièce. Grand-Père, une fois par semaine, tournait la clé du ressort, mais la pendule ne sonnait jamais la bonne heure, ce qui semblait d'autant plus extravagant au

petit garçon, que les aiguilles étaient pourtant à leur exacte place.

Revenu dans la salle à manger, Fifi s'occupait à monter le cadeau de la lessive, une voiture, un avion, mais parfois aussi, un ustensile utilitaire, dès lors sans intérêt pour les jeux d'un petit garçon. Toutefois, l'amusement s'épuisait vite de lui-même et, au bout de quelques minutes, il fallait trouver autre chose. Alors, il demandait la permission de descendre le jeu de construction du petit frère de Mamie. On lui disait d'aller le chercher, mais c'était toute une expédition que de monter jusqu'au placard, à mi-hauteur de l'escalier, où il trouverait les pièces de bois sur un tas de vieux magazines de tricot. Il y avait cette odeur de cire, ces marches qui tournaient vers une pénombre incertaine, grinçaient sous les pas et peuplaient de chuintements le vide de l'étage.

Ca restait cependant moins aventureux que ramener Pauline de l'une des chambres d'en-haut. Là, flottait une autre odeur, que l'enfant identifiait comme celle du *vieux*, en général, et où il reconnaîtrait plus tard le mélange insidieux du camphre et de la naphthaline. Il laissait de côté la petite chambre avec un lit de fer, pour celle, plus grande, où, quelquefois, il avait dormi avec Papi et Mamie, et où il faisait si froid que les draps semblaient tout mouillés quand on s'y glissait. La pénombre y était striée de jours par les lames des jalousies. On voyait, sur les murs, Mamie-bébé et ses frères. Pauline dormait dans un grand buffet à côté de la bassine à confitures. Eclopée d'une autre époque, il manquait plusieurs doigts à ses mains de carton bouilli et un talon à ses escarpins dorés. Elle avait une figure un peu lunaire et sa peau de soie rose desquamait en lambeaux. Pauline était sans âge, mais sa robe de rayonne aux volants avachis, un chapeau de paille fleuri à voilette lui donnaient une allure de princesse oubliée: aussi, était-ce avec tout son respect d'enfant sage qu'il la tirait du tombeau de bois roux pour la porter à la lumière de la salle à manger, où chacun s'épancherait sur les lentes mutations de sa drôle de tête, qu'on trouvait plus fripée de dimanche en dimanche.

Pendant que Fifi ressuscitait Pauline ou construisait des palais imaginaires avec les pièces de bois du grand oncle, Grand-Père finissait sa toilette et se rasait dans l'évier, pour revenir tout frais, encore plus rose, dans sa chemise bien empesée et son gilet à chevrons, de ce genre fait pour recevoir une montre à chaîne. En rêvait-il, lui, petit garçon, d'un pareil gilet! On avait l'air si sérieux avec ça! D'autant que Grand-Mère lui avait déjà donné la montre à chaîne du grand-père - un autre, un de ceux qui avaient connus les rois... Bien

sûr, elle ne marchait plus. Mais quand même, quel effet!

Papi lisait le journal. Grand-Mère et Mamie, elles, parlaient du temps passé, des gens qui étaient morts ou ne tarderaient plus, et des enfants de ces morts qui avaient couru dans les champs avec Mamie - quand ils n'étaient pas morts eux-mêmes. Alors, tandis qu'un demi-siècle filait entre leurs lèvres, un souffle de tristesse passait sur la maison de Ribérou. Fifi tendait l'oreille, reconnaissait des noms, d'un dimanche l'autre, des noms du passé des autres, sans visages. Papi faisait le gros dos : ces discussions-là l'embêtaient...

Et puis soudain, secouant toute cette nostalgie de mauvais aloi, débarquait la Mère Gavard, une grande femme un peu hommasse, aux épaules aussi larges que sa voix était grave. Elle venait faire le ménage dans la chambre de Grand-Mère. On lui servait le reste du café et elle avait droit, aussi, à la *goutte*. De nouveau, s'égrenaient des noms du temps passé, mais la mort n'effrayait pas la Mère Gavard qui disparaissait peu après dans les profondeurs de la maison et s'activait à sa tâche.

Quand l'intérêt du petit garçon pour Pauline et le jeu de construction commençait à s'alanguir, il rangeait tout et remontait coucher la poupée dans son buffet, à côté de la bassine à confiture. Le soleil avait tourné et la chambre paraissait encore plus noire et froide. Alors, il demandait à Papi d'aller sur le port.

Grand-Père les accompagnait, les mains dans le dos, sifflotant une rengaine à lui. Les femmes restaient seules, à égrener leurs morts et leurs maux.

Le pont barrait la rivière à l'endroit où elle était le plus large. D'un côté, c'était vraiment une rivière, avec son eau lisse et tranquille, ses berges dévolues à la promenade sous de grands platanes. De l'autre, c'était le port, la mer... Ou du moins cette partie de la rivière sujette aux marées, qu'arrêtait une écluse installée sous le pont. L'eau de la rivière tombait en cascade dans la *mer*, par-dessus d'énormes volets de bois qu'on aurait pu lever avec ces grosses boîtes à manivelle traversées de crémaillères graisseuses.

Au loin, ce devait être la mer, la vraie, mais ne la voyait pas. La rivière filait tout droit à travers les roseaux et semblait s'y perdre. Les quais - verticaux, à gauche, et toujours noirs parce qu'exposés au nord - descendaient, à droite, en pente douce jusqu'à l'eau, recouverts d'une pellicule de vase grise que le soleil écaillait à marée basse. Selon l'heure, on voyait bien l'eau monter ou descendre. Fifi préférait regarder la marée montante, quand chaque

Pierre du quai semblait s'enfoncer dans le flux noir. Il aimait bien, aussi, rester sur le pont à observer les tourbillons d'écume de l'écluse ; ils paraissaient retenir toutes les saletés ramenées par la marée, une bouteille, un bras de poupée, qui tournaient là, bêtement, sans fin, jusqu'à la marée suivante. Enfin, il aurait bien aimé manoeuvrer les grosses manivelles de fer et libérer ces tonnes d'eau dormante, pour un grand raz de marée qui aurait nettoyé toute la vase du port et porté jusqu'à la mer tous ces bateaux échoués sur leurs cales. Mais les manivelles étaient cadencées par un monsieur qu'on appelait le garde des eaux et qu'on avait parfois la chance d'apercevoir sur son vélo, au moment où il modifiait la position d'un volet de l'écluse. Alors le plus souvent, il fallait se contenter de jeter un caillou dans l'eau ou de regarder les lents mouvements des algues filandreuses de la rivière, qui semblaient les grands bras décharnés d'invisibles sorcières.

Grand-Père s'en retournait au «Garage», toujours en sifflotant, toujours les mains derrière le dos, choisir dans son jardin les légumes et les fruits qu'ils pourraient ramener avec eux en ville. A quoi pensait-il, Grand-Père, en remontant cette rue-là, toujours solitaire, toujours rêveur ? A quel monde, quel autrefois ? Celui d'avant Grand-Mère ? D'avant les rails ? Celui du petit garçon sans père qu'il avait été ?

Fifi rentrait à la maison avec Papi. Plus tard, il serait assez grand pour aller tout seul le long de la rivière - mais ce temps-là mettrait encore quelques années à venir - et, de retour dans la salle à manger, il n'y avait plus qu'à suivre la course des aiguilles jusqu'à leur terme, quand Papi dirait qu'il était l'heure de partir et que Mamie lui répondrait qu'on avait encore le temps.

Quelquefois, on avait la chance de voir passer Bobotte sur le trottoir de la rue. Vite, le petit garçon soulevait la dentelle du rideau. Bobotte était aussi vieille que Grand-Mère. Elle sentait mauvais et roulait toujours la même poussette devant elle : il devait y avoir là-dedans un tas de merveilles rances auxquelles elle tenait beaucoup ! Grand-Mère savait plein d'histoires sur elle qui faisaient rire le petit garçon. Comme celle du jour où Bobotte avait vendu du poisson à Grand-Mère et qu'elle en avait essuyé les écailles sur ses bas.

Grand-Mère, aussi, connaissait une chanson, et ça amusait Fifi d'entendre que «*Rosalie, elle est partie, dans un taxi, en chemise de nuit...*»

Quelquefois, aussi, avant le départ, Grand-Mère servait des cerises à l'eau de vie, des

cerises du jardin qu'elle puisait dans un grand bocal de verre. C'était fort, c'était sucré, c'était bon.

Mais Fifi n'avait plus d'yeux que pour la pendule. Il épiait Papi pour deviner ce moment où il faudrait se lever, s'embrasser, se quitter jusqu'à un autre dimanche.

Quand ça y était, on se préparait.

Fifi descendait aux cabinets, dans la cave. Il avait peur de ce recoin taillé dans l'épaisseur de la maçonnerie et du trou découpé dans un banc de bois, au fond duquel courait une rivière souterraine. Alors, c'était bien mieux d'aller pisser sur le tas de bois - pas vu, pas pris - en regardant passer les pieds des gens à travers la grille du soupirail.

On s'en allait toujours par une autre porte. La deuxième entrée de la cuisine donnait sur la rue. Grand-Père l'ouvrait et en profitait pour poser le volet de bois, parce qu'on se couchait tôt, à Ribérou, quelle que soit la saison.

On s'embrassait.

Grand-Mère appuyait très fort pour faire la bise du départ. Comme si elle avait eu peur qu'il n'y ait jamais d'autre dimanche et qu'on ouvre, entre temps, la grande porte pour faire passer la caisse en bois. Elle serrait Fifi par le cou, Fifi qui, d'une année à l'autre deviendrait peu à peu son *grand*. Grand-Père était plus sobre, mais ému, lui aussi, de ce départ. Ses joues ne piquaient plus. Avec sa casquette vissée sur la tête et sa veste de velours côtelé, il semblait à peine plus grand que Grand-Mère. Tous deux restaient sur le seuil de la porte à agiter la main, jusqu'à ce que la voiture ait tourné le coin de la rue. A l'intérieur, maintenant, l'odeur de la cigarette de Papi, le disputait à celle des poireaux, des oignons ou de l'ail qu'on rapportait.

Deux vieux, proches de leur longue course à travers le siècle, à travers la vie. Les yeux de Grand-Père et de Grand-Mère étaient plus brillants que d'habitude. Jusqu'au prochain dimanche, trois, quatre semaines plus tard. Jusqu'au dernier dimanche. Et le petit garçon, dans la voiture, repensait à tout ce que ces deux vieux avaient vu et que lui ne verrait jamais.

Un jour, le petit garçon ne s'appellerait plus Fifi. Un jour, Fifi serait un homme.

On n'a jamais ouvert la grande porte pour sortir les caisses en bois, et la mort les a pris

ailleurs, séparément.

Maintenant, il pense à tout ce qu'il a vu et qu'eux ne verront plus.

Maintenant que Papi les a rejoints quelque part.

Maintenant que Mamie a parfois quelque chose du visage de Grand-Mère, et qu'elle somnole à son tour dans le fauteuil, naguère recuit au coin de la cuisinière de Ribérou.

Maintenant que la «Barrière» n'existe plus.

Maintenant que le «Garage» n'est plus qu'une odeur d'enfance.

Maintenant que Fifi est un homme.